



Concours de nouvelles Prendre le large 2017

La Fourmilière (ex-ACA)
11, rue du parc de la Vanoise
73300 SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE
contact@aca-stjean.fr
Renseignements au
04 79 59 90 56 et contact@aca-stjean.fr

Règlement

L'Association Cantonale d'Animation (centre socio-culturel) de Saint-Jean-de-Maurienne vous invite à participer à son 2^e **concours d'écriture de nouvelles autour du thème : « Prendre le large »**, organisé en partenariat avec le Salon du Livre d'Hermillon qui aura lieu les 14 et 15 octobre 2017.

Règlement :

1. Le concours est ouvert du 1^{er} mars au 15 septembre 2017
2. La participation au concours est libre
3. Le concours est ouvert à tous sans limite d'âge
4. Une catégorie « Jeunes de moins de 16 ans » peut être créée en fonction du nombre de nouvelles reçues
5. Les œuvres doivent impérativement parvenir aux organisateurs avant le 15 septembre 2017, minuit
6. Chaque participant ne peut présenter qu'une seule œuvre
7. Une œuvre peut être collective
8. Le texte de la nouvelle ne doit pas excéder 3 pages, soit 135 lignes, soit 10 000 caractères (espaces compris)
9. L'œuvre doit être rédigée en police arial de taille 12, interligne 1,5, marges 1 cm
10. Le non-respect des points 8 et 9 entraînera un classement de l'œuvre hors concours
11. L'œuvre doit être envoyée en format papier et informatique par mail aux adresses indiquées ci-dessous
12. Le texte doit comporter un titre et aucun signe distinctif
13. Chaque page doit être numérotée et comporter le titre de la nouvelle
14. Pour garantir l'anonymat, le texte sera accompagné d'une feuille volante sur laquelle seront inscrits :
le nom et les coordonnées de l'auteur, la mention « moins de 16 ans » ou « + de 16 ans » le cas échéant, ainsi que le titre de la nouvelle
15. Un jury récompensera les auteurs des œuvres les plus appréciées lors de la remise des prix le dimanche 15 octobre au Salon du Livre d'Hermillon
Les critères de notation retenus sont : le respect des règles de langue (il est permis de ne pas faire de faute d'orthographe), la qualité et l'originalité du style, la prise en compte de la thématique, la qualité des personnages, la qualité de la chute, l'impression générale

Œuvres à envoyer avant le 15 septembre 2017

SOURIS

Emilie BOIS

1^{er} prix

« Tu viens ? »

– J'arrive ! »

Nina attrape son sac à main, son manteau, saute dans ses baskets et claque la porte de l'appartement. Antoine est déjà en bas des escaliers, en train de rouspéter que « c'est toujours la même chose avec toi, on ne peut jamais être à l'heure, c'est quand même dingue ! ».

Nina court jusqu'à la voiture dont le moteur tourne déjà.

« C'est bon je suis là ! »

– Quand même...

– Oh ça va, tu ne vas pas faire la tête ! On a deux heures à se supporter ! s'exclame Nina en regardant Antoine de ses grands yeux verts pétillants.

– Mouais, c'est bien parce que c'est toi. » rétorque Antoine, un sourire en coin.

La voiture démarre doucement. Nina claque un bisou sur la joue d'Antoine et passe sa main derrière sa nuque pour lui faire un petit massage déstressant. C'est qu'elle l'aime son Antoine. Elle se plie toujours en quatre pour qu'il soit bien, qu'il soit heureux. Quitte à parfois sacrifier son propre bonheur... Mais n'est-ce pas ça être en couple ? Faire tout son possible pour voir l'autre heureux ?

Le paysage défile par la fenêtre. Un week-end chez la belle-famille. Un de plus. Ce n'est pas que Nina n'aime pas aller chez ses beaux-parents, ils sont très gentils et leurs proposent toujours de chouettes sorties lorsqu'ils viennent. C'est juste qu'elle ne se souvient même pas de la dernière fois où ils ont rendu visite à ses parents à elle. Ou à sa sœur d'ailleurs... Sa sœur, le sujet disputes de leur couple. Certains se disputent à propos de la vaisselle, de « c'est à toi de sortir le chien, j'y suis déjà allé hier et ce matin », des courses, des gosses, ... non, eux, c'est sa sœur. Elles sont trop proches paraît-il.

La sonnerie de son téléphone sort Nina de ses pensées. C'est sa sœur... et merde.

« Qui c'est ? demande justement Antoine »

– Alessia... répond Nina à demi-mot.

– Pffff ! On ne peut jamais être tranquilles avec celle-là ! »

Nina décroche sans faire cas des vociférations d'Antoine :

« Coucou mon chat ! Ça va ? On est dans la voiture, on descend voir les parents d'Antoine. Je te rappelle ce soir. Bisous. »

« Ça va ? Tu as survécu à l'appel de ma sœur ? demande Nina en raccrochant.

- Haha trop drôle. Tu as pensé à prendre une bouteille d'eau ?
- Euh... non.
- Pffff !
- Tu as également un cerveau, tu pouvais la prendre toi ta bouteille d'eau !
- Oui, en fait il faut que je pense à tout !
- Calme-toi ! Je rappelle ma sœur ce soir pendant que tu seras en grand débat chiant avec ton père. Ça ne dérangera pas tes pauvres oreilles.
- Mais ça n'a rien à voir avec ta sœur. C'est juste que j'en ai marre de devoir penser à tout !
- Tu es sérieux !? Mieux vaut entendre ça que d'être sourd ! »

Nina tourne la tête vers la fenêtre pour mettre fin à la discussion. Antoine lui touche le lobe de l'oreille pour la faire rire. Mais elle n'en a pas du tout envie. Elle le repousse sèchement. Il croit toujours qu'il peut dire ce qu'il veut et qu'un petit geste affectueux va tout effacer. Mais ce n'est pas comme ça que ça marche ! Enfin si, avec Nina, c'est comme ça. Avec son gros cœur d'artichaut et son caractère pas rancunier pour deux sous, un mot, un geste et Nina fait le reste. Et ça marche encore cette fois.

Nina se retourne finalement vers Antoine, le sourire aux lèvres et les yeux débordants d'amour. Elle aimerait tellement lui en vouloir plus de dix secondes mais ce n'est jamais possible. Il arrive toujours à la faire chavirer. Il sait trop bien s'y prendre...

« Allez fais pas la tête, lui dit-il en lui caressant la joue. Tu m'aimes ?

- Bien sûr que je t'aime... et toi ?
- Mais oui. »

Il prend sa main dans la sienne et la pose sur sa cuisse. Réconciliés. Amoureux.

Antoine gare la voiture sur le parking, serre le frein à main et sort. Il se dirige vers l'entrée sans attendre Nina. Trop pressé de retrouver sa télé et son canapé. Nina prend leur sac dans le coffre, le courrier en passant et monte lourdement vers l'appartement. Elle est évidemment pour l'égalité des sexes et l'indépendance féminine, mais il y a des choses telles que la force physique qui dépendent plus de la biologie que de la condition de la femme... mais soit, elle n'est pas en chiffon non plus, quoiqu'un peu chiffonnée...

Nina pose le sac dans leur chambre et va s'asseoir dans le salon. Antoine est déjà avachi sur le canapé devant une série sans âge en re-re-diffusion. Elle décortique la pile de courriers accumulés durant le week-end et tombe sur une belle enveloppe bleue pâle estampillée « Editions Le Lutin Bleu ».

« Antoine ! s'exclame-t-elle toute excitée. J'ai une réponse de la maison d'édition qui organisait le concours de contes auquel j'ai participé !!

- Ah c'est cool et qu'est-ce que ça dit ? demande-t-il d'un air distrait.
- Attends j'ouvre... »

Nina défait l'enveloppe de son index, sort la lettre précautionneusement, comme si elle pouvait se désagréger entre ses doigts et emporter la nouvelle avec elle. Elle sent son cœur qui tape contre sa poitrine et retient sa respiration lorsque qu'elle ouvre le joli papier savamment plié en trois. Elle a envoyé son

manuscrit il y a déjà deux mois et n'attendait plus de réponse.

Nina explose de joie : « Ils le publient ! Ils le publient ! J'ai gagné Antoine ! J'ai gagné !!

- De quoi ? Gagné quoi ?
- Le concours ! Tu sais le concours d'écriture de contes auquel j'ai participé. Je t'en avais parlé.
- Ah oui c'est possible et du coup ça t'apporte quoi ?
- Et bien mon conte va être illustré par un des illustrateurs de l'édition et publié !! Et il faut que j'aille à Paris à la maison d'édition pour rencontrer l'illustrateur !
- Et c'est quand ?
- Euh attends... blablabla... le jeudi 19 octobre.
- Ah non, ce n'est pas possible, c'est la semaine dont nous ont parlé mes parents pour aller au Puy du fou.
- Oui et bien ce n'est pas grave, vous irez sans moi.
- Tu rigoles ! On en a parlé ce week-end et maintenant tu te défiles !
- Je ne me défile pas ! C'est juste que je ne peux pas décaler cette date. C'est beaucoup trop important !
- Ça y est, une maison d'édition miteuse publie ton conte débile et toi tu te crois déjà écrivain célèbre ! Laisse-moi rire !
- N'importe quoi ! C'est juste que je passe mon temps à écrire des contes et que mon travail est enfin reconnu ! Mais bien sûr, tout ce qui peut me rendre heureuse ou me mettre en avant, toi ça te dépasse ! Je me fous de ce que tu en penses, j'irai à Paris le 19 octobre et j'y passerai certainement le week-end. Et si tu veux m'accompagner, ça me ferait énormément plaisir.
- Tu me fais de la peine... Tu t'es bien vue ? Une petite souris apeurée ! Voilà ce que tu es. Qu'est-ce que tu irais faire toute seule à Paris ? N'en parlons plus. Tu seras bien mieux au Puy du Fou avec nous. Non ?
- Non. » conclut-elle en se levant prestement du canapé.

Nina court dans leur chambre, claque la porte et s'effondre en pleurant sur le lit. Pourquoi ne la soutient-il jamais dans ses projets ? Pourquoi la rabaisse-t-il sans cesse ? Il l'aime pourtant, non ? Il n'arrête pas de le lui dire. Nina ne comprend pas. En fait, elle n'a jamais vraiment compris. Elle prend son téléphone pour appeler sa sœur. Sa sœur... ça fait des années maintenant qu'elle lui dit de se barrer, de prendre le large, de mettre les voiles, de s'enfuir loin de cet homme égoïste. Oui mais elle l'aime. Elle l'aime tant. Elle l'aime trop...

La conversation avec sa sœur a fait du bien à Nina. Elle et Antoine n'ont plus reparlé de Paris.

Pour Antoine le débat est clos. Il faut toujours qu'il remette Nina dans le droit chemin. Elle a une âme passionnée et se laisse trop vite emporter par ses émotions. Heureusement qu'il est là pour elle. Elle est beaucoup trop fragile pour être seule dans ce monde. Elle le sait aussi bien que lui.

Antoine rentre du travail en sifflotant. Il ouvre la porte de l'appartement de sa main gauche, la droite

tenant un bouquet de roses rouges. Demain ils partent pour le Puy du Fou. Antoine veut montrer à Nina qu'elle n'a pas à regretter sa décision, qu'il l'aime et qu'il ne veut que son bonheur. Il constate que l'appartement est plongé dans le noir. C'est bizarre, Nina devrait être déjà rentrée. Il l'appelle mais n'obtient pas de réponse. Il quitte son manteau et rentre dans la cuisine. Lorsqu'il allume la lumière, il ne peut que voir le mot trônant sur la table. Une ligne griffonnée sur une feuille blanche. Antoine s'approche et prend la feuille dans ses mains. Des tâches d'humidité gondolent le papier par endroit. Comme des larmes qui auraient coulé. La phrase qu'il lit ne tarde pas à en faire couler de nouvelles :

« *La barque que l'on retient au port n'apprend pas à naviguer. Laissons-la donc prendre le large...* »¹ Antoine s'effondre sur une chaise. Ce n'est pas possible. Elle va revenir. Lui n'a rien vu venir. Il passe la nuit à l'appeler. Dix fois, cent fois peut-être... Il appelle Nina, il appelle Alessia. En vain. Il devient fou. A bout de forces et de larmes, il s'endort sur cette même chaise.

Antoine est réveillé par la sonnette. Il sursaute. C'est Nina ! Elle est revenue ! Il était sûr qu'elle ne pouvait pas partir bien loin sans lui. Il s'asperge le visage d'eau en vitesse et se précipite à la porte... pour tomber sur un livreur bedonnant à l'odeur de transpiration.

« Antoine Faure ?

– Lui-même.

– Un colis pour vous. Si vous voulez bien signer ici je vous prie. »

Antoine signe, prend le colis et claque la porte. Il tient entre ses mains une boîte percée de quelques trous d'où s'échappent de petits couinements aigus. Il pose la boîte sur la table de la cuisine et la regarde longuement.

Au bout de quelques minutes, n'y tenant plus, il détache la bande autocollante et ouvre. Terrée au fond de la boîte, une petite souris le regarde de ses grands yeux apeurés.

1 Citation de Jean Maër

Marin

Céline MUDRY

2^{ème} prix

Quand il l'avait annoncé, tout le monde s'était réjoui. J'avais serré les dents. Je savais ce que cela signifiait. J'aurais pu m'attendre à tout mais pas à ça. Pourtant c'était une évidence. La vie ne lui convenait pas sur Terre et ne lui avait jamais convenu.

Son père était soulagé. D'ordinaire peu expressif, les rides qui encadraient sa bouche s'étaient détendues pour la première fois depuis longtemps. Depuis les premières mésaventures de Johan avec la police. Ce jour-là, quand Gérard était rentré du commissariat, son visage avait changé, d'un coup vieilli, emprunté un air grave qui allait se figer. Johan avait quinze ans. Il avait été interpellé en possession de cannabis. Nous n'étions qu'à l'aube d'une longue série d'ennuis.

Nous n'étions pas dupes, Johan n'avait jamais été un enfant facile. Né sur le tard, il ne trouvait pas sa place, vivant aux côtés de deux grandes sœurs aux comportements exemplaires et aux parcours quasi irréprochables.

Il avait été un bébé choyé, peut-être trop, trop longtemps ou alors pas correctement. Sa vie d'écolier avait été semée de punitions et de sanctions diverses jusqu'à l'exclusion définitive au collège. Le parcours du combattant pour le faire accepter dans un nouvel établissement. J'entends encore ma mère me dire : « Pourquoi a-t-il fallu que tu en fasses un troisième ? C'était trop tard Josiane, il y a un temps pour tout. ».

Tous, ils étaient tous soulagés par la nouvelle. Johan allait fiche le camp et les soucis s'en iraient avec lui. Ce n'était pas du bonheur partagé que je lisais sur les visages de ses sœurs et de son père ce jour-là, mais un soulagement égoïste. Et pour cela, je ne leur pardonnerai jamais. Comment pouvait-on se réjouir de voir son enfant prendre la fuite ? Prendre le large comme se plaisait à dire sa grand-mère.

Johan avait décidé de devenir marin. Enfin, c'est ce qu'il avait déclaré officiellement. Moi j'ai tout de suite compris qu'il avait décidé de nous quitter, quitter sa vie, ce monde dans lequel il ne se retrouvait pas. Gérard a débouché le champagne et a appelé les filles. Au plus vite nous fêterons les adieux, au plus vite nous nous débarrasserons de lui. Johan affichait une mine de circonstance, réjouie, semblant savourer sa victoire. C'est évident qu'au vu de la réaction des autres, cela semblait être la première réussite de sa vie.

Pas une fois je n'ai pu croiser son regard. La fuite commençait, tout de suite. Il répondait aux questions de ses sœurs et aux sourires de son père comme s'il donnait une interview. Il avait rencontré un certain Joseph qui connaissait tout de la vie en mer et lui apprendrait l'essentiel. L'homme l'accompagnerait les premiers temps puis le laisserait voguer librement dès qu'il en serait capable. Les quelques économies dont il disposait sur son livret A lui suffiraient à se procurer le matériel nécessaire.

Pas de destination préparée, il naviguerait au gré des vents et de ses envies. La pêche ? Oui, bien sûr qu'il y pensait, c'était un très bon business disait Joseph, cela lui permettrait de mettre du beurre dans les épinars. Non, ce n'était pas compliqué, il suffirait de choper la technique. Puis il y avait mille petits boulots à faire dans les ports, mais il n'y avait pas de quoi s'inquiéter, il n'aurait pas besoin de grand-chose.

Des nouvelles ? Bien sûr qu'il en donnerait, il nous tiendrait au courant de ses différentes destinations. Surtout pour maman, avait renchéri Gérard, tu connais ta mère. Peur ? Non mais tu rigoles Sophia, les tempêtes c'est l'adrénaline des marins.

À la fin de la conversation, Gérard en était à envier sa liberté, Sophia admirait son courage et Lydie saluait sa détermination. Pathétique. Je les détestais, je les détestais de ne pas voir, et surtout ne pas vouloir reconnaître la vérité, la détresse.

On avait débarrassé les flûtes, rangé les petits gâteaux et les filles étaient rentrées chez elles pesant dix kilos de soucis en moins qu'à leur arrivée. Gérard s'était endormi avant même d'avoir éteint la lumière et Johan s'était couché tôt. Il partirait le lendemain matin avant que le jour se lève. Vous ne serez pas réveillés, avait-il dit. Bien sûr, ce serait plus facile ainsi. J'ai pleuré toute la nuit à quelques mètres de mon fils, pour la toute dernière fois.

Une année s'était écoulée depuis le départ de Johan. Les nouvelles étaient rares, mais régulières. Une carte postale par mois. Toujours la même chose. Une photographie d'un phare écrasé par une mer déchaînée, avec juste sa signature au dos. Des destinations à peine lisibles que je peinais à découvrir sur le tampon qui occultait le timbre.

Je ne vivais plus, je fonctionnais tout au plus. Personne ne comprenait le mutisme dans lequel je m'enfermais peu à peu. On soupçonnait les effets de la cinquantaine, la lassitude de mon travail de comptable, mais on refusait de s'avouer les sentiments de culpabilité et de désespoir dans lesquels le départ de Johan m'avait plongée.

Comment vivre le mal-être de son enfant. Comment accepter de sourire quand on n'a pas su s'y prendre, pas su faire, pas su aimer. Les filles étaient plus égoïstes que jamais, me tenant des heures au téléphone sur leurs soucis de couple, de carrière et d'ongles cassés, tandis que Gérard restait égal à lui-même, les rides en moins. Je haïssais son indifférence, du moins celle qu'il feignait. Je me raccrochais à l'espoir sourd, mais humain, qu'il ait comme moi un trou dans le cœur.

Les choses ont basculé un soir de novembre quand le téléphone a sonné. Gérard avait décroché. La police nous annonçait qu'ils avaient retrouvé des affaires de Johan avec ses papiers d'identité le long du

Douro. Douro, le Portugal, sa dernière destination. Des vêtements déchirés par la tempête qui avait sévi quelques jours plus tôt. La police maritime avait effectué des recherches dans le fleuve, mais n'avait trouvé aucune trace de son corps. Il était trop tard.

Non ce n'était pas possible. Ce n'était pas vrai.

Nous nous rendîmes le lendemain au port du Douro. Les côtes étaient dévastées. Les policiers nous remirent ses affaires – des lambeaux de tissus – et sa carte d'identité, fourrée droite dans son ciré déchiqueté. La thèse des policiers était simple et foudroyante. Johan était au mauvais endroit, au mauvais moment.

Ils nous ont ensuite conduits aux restes de son embarcation, restée péniblement arrimée, où nous avons pu recueillir tous ses effets personnels. Un peu de shit, un briquet, trois bouquins et une petite Vierge, celle qu'il avait reçue lors de sa première communion. J'ignorais qu'il l'avait encore. J'ignorais vraiment bien des choses, trop de choses. La honte m'envahit, plus forte encore que le chagrin qui ne venait pas. La situation était trop irréaliste. Nous retournâmes en France aussitôt. Gérard l'imposa. Nous avons besoin de retrouver les nôtres.

Je devais faire mon deuil. Tout le monde me le rabâchait. Il fallait avancer. Peu à peu, me reconstruire. Mais Johan était toujours là, vivant, et j'en étais persuadée. Il fallait que je voie un spécialiste, que je me fasse aider, pour accepter. Mais je devais rejoindre Johan. Les autres ne comprenaient pas. Je ne les détestais plus. Ils m'indifférait. Il n'y avait plus sur cette Terre que mon fils et moi. Nous devons nous retrouver.

Je partis un matin, à l'aube sans un bruit, avec un sac sur le dos, mon passeport, la petite Vierge et les douze cartes postales que Johan avait envoyées. Je décidai de reprendre son parcours, étape par étape, pour comprendre, vivre ses pas, respirer sa vie.

Je m'arrêtai dans tous les ports, visitai les phares, arpentai les côtes et découvris les villes. Je vivais de peu de choses, mais n'avais jamais été aussi comblée. Je me rapprochais de son monde, des journées entières attablée aux brasseries à écouter des histoires de marin.

Je menai cette vie-là pendant plus de six mois quand arriva ma dernière destination. Le port du Douro. Il avait un goût différent des précédents. Je ne voulais pas que ça s'arrête. Ni revenir en arrière, ni aller de l'avant.

Je découvris ce lieu millimètre par millimètre. Je voulais m'en imprégner de toute mon âme. Jamais je n'avais autant dégusté. J'avançais de quelques pavés par jour et j'étais rassasiée. Et heureuse, car à ce rythme-là, il me faudrait la vie entière pour fouler l'ensemble du port. J'apprenais à sentir, observer, écouter.

Au bout d'un mois, je parvins au centre-ville. Je grimpais un étage supplémentaire de mon mille-feuille quand j'ai croisé son regard. Adossé à un mur de brique rouge, un béret entre les jambes, il attendait. J'ai sorti quelques pièces du fond de ma poche, les lui ai données, puis me suis assise à ses côtés. Je mourais

d'envie de le serrer dans mes bras mais ne voulais pas le brusquer. Ne plus jamais le faire fuir. On prendrait le temps qu'il faudrait. Autant et plus encore qu'il n'en avait fallu pour nous défaire.

Celle qui venait de la mer

Régine BERNOT

3^{ème} prix

Elle n'était pas sur son rocher. Ni sur le chemin côtier. Non plus sur la lande. Ne restait que l'océan, si vaste. Elle avait fui l'incendie en début de soirée et n'était pas rentrée de la nuit.

Inquiet, Joseph l'avait cherchée jusqu'à ce que l'aube éclaire l'horizon. Tournant le dos à sa maison, un tas de poutres et de gravats fumants et calcinés, il criait son nom en luttant contre le vent qui disloquait ses appels. Au village, sur le port, personne, non plus, ne l'avait vue. Cela n'avait rien de surprenant, car elle ne s'était pas liée avec les gens du coin. Pour eux, elle était la Muette car elle n'adressait la parole à quiconque. Pourtant, quand on la croisait sur les sentiers peu fréquentés, on l'entendait qui parlait toute seule. L'épicière la disait un peu étrange parce qu'elle ne lui prenait que quelques légumes pour la soupe, toujours les mêmes, et qu'elle s'en allait très vite, une lueur d'effroi dans ses yeux de biche traquée.

Mais, de tout cela, Joseph se moquait. Elle était sa reine, sa sirène, il devait la retrouver. Au loin, là où la mer et le ciel se rejoignent, s'amassaient de sombres nuées. Joseph titubait sur le chemin côtier, malmené par le vent qui avait forci. Mais il luttait contre les éléments déchaînés, poursuivant sa route, obstiné. Quand il fut sur la plage de la crique, il s'avança vers la mer en hurlant son nom.

Elle avait accepté le nom qu'il lui avait donné puisque le sien s'était noyé dans l'océan. Océane. Elle ne pouvait se nommer autrement, celle qui venait de la mer.

Quelques mois plus tôt, il y avait eu ce jour mémorable.

Le village dormait encore quand Joseph avait pris la mer. Ce jour-là, le temps était menaçant mais il avait besoin de sa pêche pour payer ses traites. La chance lui avait souri quand il avait relevé la ligne de sa palangre à partir du second fanion. De belles prises s'y trémoussaient, congres, daurades et grondins. Ses mains s'activèrent, décrocher le poisson de l'hameçon, rejeter à la mer ceux qui ne faisaient pas la taille et les autres dans la bassine. Ses gestes étaient précis. Encore quelques centaines d'hameçons à relever. Il aperçut enfin le pavillon bleu qui se dandinait sur la bouée, signal du bout de la palangre. Le ciel s'était assombri et le vent devenait plus insistant. Les vagues, sournoises, secouaient le petit esquif. « Pas bon ça ! » pensait-il tout en accélérant la cadence et en roulant le fil et les hameçons avec moins d'attention. Vite, plus vite, fallait déguerpir avant que ça n'empire. Mais abandonner sa ligne avec la pêche, jamais ! Tout semblait irréel autour de lui, il distinguait à peine le pavillon sur sa bouée malmenée par des rafales de plus en plus violentes. Le

vent sifflait à ses oreilles avec une rage décuplée, il lui sembla pourtant entendre un chant mélodieux venu de nulle part tandis que le grain, énorme, fonçait sur lui comme un taureau furieux. La pluie, telle une harpie, le gifla de ses doigts glacés. Il tentait tant bien que mal de diriger son bateau entre les vagues qui rugissaient comme mille monstres marins. Joseph connaissait la mer. Lorsque les éléments se déchaînent, il n'y a plus qu'à faire le dos rond et regagner la côte au plus vite. Mais ce jour-là, il avait trop attendu. Il entendit encore ce chant plaintif, juste avant que son bateau chavire.

Le courant l'avait ramené sur la grève, sans connaissance. Joseph n'avait aucun souvenir de son naufrage. Il était pied nu, allongé sur le sable dans ses vêtements alourdis d'eau de mer. Il avait tenté de se relever, avait crié car son corps n'était que douleurs. Alors qu'il se traînait, il avait aperçu, échoué sur la plage, un corps immobile. Il avait rampé jusqu'à lui. C'était une femme, pâle et les yeux clos. Il avait écarté avec douceur les longs cheveux collés sur son visage. Elle respirait. Ses membres étaient glacés et, à cet instant, il avait regretté de ne pouvoir la réchauffer.

La naufragée n'avait pas prononcé un mot depuis son sauvetage. Il lui avait offert l'hospitalité, elle s'était installée chez lui sans faire de manières. Il lui avait acheté des robes colorées, des sandales à lanières et de la lingerie bordée de dentelles d'écume. De bijoux, elle n'en avait pas voulu, préférant ses colliers, ses bracelets faits de minuscules coquillages qu'elle ramassait à marée basse.

De quel naufrage était-elle la survivante ? Elle souriait avec un doigt sur ses lèvres à chacune de ses questions. Il avait renoncé à savoir, après tout ce qui lui importait c'était de la garder dans l'intimité de son logis pour savourer sa beauté sauvage qu'on ne pouvait lui ravir. Au début, il s'était demandé s'il méritait un tel trésor quand sa main s'attardait au creux de sa cambrure ou caressait la noire mantille de ses cheveux. Il aimait le goût salé de sa peau, son odeur marine. Mais elle était toujours là, elle se plaisait dans son humble maison de pêcheur posée face à l'océan, à l'écart du village.

Elle parlait peu, refusant de dévoiler son passé. La contempler le ravissait. Il lui racontait ses journées en mer. Elle était attentive quand il expliquait l'accouplement des oiseaux de mer, le nid profond et tapissé d'herbes de la mouette qui y dépose deux ou trois œufs mouchetés de marron. Il s'émerveillait des oisillons qui, à l'éclosion, ont déjà les yeux grands ouverts sur le monde. Il était intarissable sur la faune qui vivait en bord de mer, comme lui.

Le soir à son retour, il la trouvait affairée aux fourneaux. Elle préparait la soupe tandis qu'il mettait à cuire le poisson. Parfois, quand il rentrait plus tôt, il l'apercevait de loin, assise sur un rocher chauffé par le soleil. Il s'arrêtait pour la regarder alors qu'elle peignait sa longue chevelure fraîchement lavée.

Lorsqu'il lui avait susurré « Ma sirène » au creux de l'oreille, elle avait souri en remuant la tête en signe de dénégation. Mais il avait vu un voile de tristesse assombrir l'émeraude de son regard. Il était persuadé qu'elle l'avait sauvé de la noyade le jour de son naufrage. Sinon, comment se serait-il échoué sur cette plage alors qu'il était inconscient ? Depuis cette tempête, elle lui portait chance, il en était convaincu. À chacune de ses sorties en mer, les prises étaient abondantes et les patrons des restaurants à touristes lui en offraient un bon prix.

Le feu aux mille langues avait dévoré sa maison en planches. Le brasier, crépitant d'étincelles, se voyait de

loin. La fumée avait obscurci le ciel et masqué l'horizon d'un voile de deuil. « Nous n'avons rien pu faire » s'était excusé le capitaine des pompiers. Il avait ajouté que sa femme riait comme une folle en contemplant l'incendie. Il n'avait pas répondu, elle avait dû avoir si peur, son Océane. Le feu n'était pas son élément. Puisqu'il n'y avait rien à sauver, il avait fui cette puanteur de cendres mouillées pour partir à sa recherche. Océane ! Rien d'autre ne lui importait que l'émeraude de son regard et la douceur de sa peau. « Océane ! Reviens, je t'en supplie ! ».

Toute la nuit, Joseph arpenta le chemin côtier. Il le suivait jusqu'à la plage de la crique en criant son nom. Seul lui répondait le cri strident des mouettes sans pitié.

Quand, au matin, il s'en revint au village, on eut du mal à le reconnaître. Ses cheveux avaient blanchis durant la nuit et son regard était celui d'un égaré. Quant à sa voix, elle était éraillée d'avoir tant crié le nom de l'aimée.

Les jours suivants, Joseph continua ses folles chevauchées entre terre et mer, le regard fixé sur la ligne mouvante des vagues. Il sortait en mer à chaque tempête. Mais plus jamais il n'entendit le chant plaintif comme au jour de son naufrage.

Quand les gendarmes vinrent le trouver avec la photo d'une noyée que la mer avait rendue, il ne voulut pas reconnaître Océane dans ce corps violacé aux long cheveux mêlés d'algues. Il avait des gestes de dénégation en murmurant de sa voix écorchée « C'est la mer qui me l'a donnée, elle me la rendra un jour » Et son regard hébété se tournait vers l'ouest, là où grondait l'océan.

On le laissa à sa stupeur et à son chagrin.

Les gendarmes revinrent, accompagnés cette fois d'un médecin. Il parla longuement à Joseph qui dodelinait de la tête en un refus catégorique.

Le médecin soupirait, il ne pouvait rien pour cet homme. Mais il savait qu'un jour, il le retrouverait dans son service à l'hôpital psychiatrique. Il se pourrait qu'il ne puisse jamais ramener son patient du monde mythique dans lequel il s'était enfermé. Ses tentatives, parfois, échouaient, comme avec cette jeune femme, si belle avec sa longue chevelure et ses yeux verts, qu'on avait retrouvée noyée plusieurs mois après sa fuite.

Une jeune femme qui avait pris le large après avoir mis le feu à sa chambre. C'était un jour de tempête.

Au-delà de l'horizon

Benoît BOUCROT

Coup de cœur du jury

Comme tous les matins, je me suis levé, j'ai avalé rapidement mon petit déjeuner ; je me suis habillé tout aussi rapidement, j'ai attrapé ma sacoche, j'ai fermé la porte derrière moi et je suis parti.

Le soleil apparaît au-dessus de la montagne et commençait sa course astrale, annonciateur d'une belle journée.

J'ai marché à longues enjambées, j'ai toujours aimé marcher vite, et j'ai atteint la gare rapidement.

J'étais sur le quai de la gare, ma petite sacoche de cuir à la main, faisant les cent pas le long du quai dans l'attente du ter n°5744 de 6h44, « mon train ». Celui que je prends tous les matins pour me rendre au travail. La pendule de la gare indique 6h43, il ne devrait plus tarder. Les gens s'agglutinaient au plus près de la ligne jaune matérialisant la distance de sécurité avec les voies ferrées, dans l'espoir d'obtenir une place assise.

Et c'est alors que je l'ai entendue. Elle s'est d'abord superposée à la voix de l'annonce de la SNCF, indiquant l'arrivée imminente du train en voie 4, puis elle s'en est détachée de plus en plus clairement, distinctement ; enfin elle s'est imposée à moi. D'abord insidieusement, puis de manière tonitruante, elle a éclaté. Elle a éclaté dans ma tête en une gerbe d'étincelles, semblable à un feu d'artifice de toutes les couleurs rouge, orange, jaune, verte.

J'ai regardé tout autour de moi, personne ne semblait l'entendre, les gens s'affairaient avec des gestes monotones, routiniers, ils ne l'entendaient pas. Cette voix s'adressait-elle à tous ? En tout cas, c'est moi seul qui l'entends, c'est à moi qu'elle s'adresse comme un impératif : « Prends le large ! ».

Après s'être imposée à moi dans ma tête, elle se glisse le long de mon corps comme une liane, non pas en m'étouffant mais en purifiant mon corps comme un exfoliant.

« Prends le large ! ». Le train entre à quai. Je regarde les portières s'ouvrir, les voyageurs se croiser à la montée et à la descente sans se regarder. Puis au sifflet du chef de gare, les portières se referment et le train s'éloigne.

Je ne suis pas monté. Je reste seul sur le quai. Je me dirige vers la sortie et je me retrouve à l'air libre.

Je dénoue mon nœud de cravate, je desserre le lien comme on libère les aussières, comme on largue les amarres. Je jette ma cravate et voilà que, poussée par le vent, elle s'accroche à une branche d'arbre, comme on attache une corde pour la pendaison. Voilà, ma vie d'avant est pendue, morte.

Je me sens à présent étriqué dans cette veste de costume, qui pourtant taille large. J'ôte ma veste comme une peau que l'on retire, comme un animal qui réalise sa mue ; elle respire. Je respire. J'inspire une grande bouffée d'air. Pas un air pur mais un air de liberté.

Respirer, se sentir exister, sentir le fluide de vie qui s'écoule en soi, dans chaque artère, chaque vaisseau à

l'instant où les rues et les artères se remplissent de passants. Une journée ordinaire commence ; pour eux. Pour moi, c'est un nouvel horizon qui s'ouvre, une journée extraordinaire.

D'abord se poser, s'arrêter à la terrasse d'un café, prendre le temps d'un copieux petit-déjeuner puis en tartinant de beurre une tranche de pain frais, regarder les gens s'agiter.

Puis je me lève, je marche, j'arpente de nouveaux territoires, ceux qu'on ne voit pas lorsque l'on marche précipitamment, l'esprit absorbé par mille petits soucis de la vie quotidienne.

Je traverse un pont, je sors de ma sacoche tous mes dossiers, mon agenda et je les jette par-dessus la rambarde. Je regarde voguer tous ces petits papiers, comme autant de petits vaisseaux qui se dirigent vers l'océan.

Je souris en regardant les feuilles flotter à la surface, ces pages griffonnées de rendez-vous, de réunions qui finissent par vous asphyxier. Ces rendez-vous chronophages, « biophages » qui semblent occuper vos journées mais qui, en réalité, les remplissent de vide et de choses vaines.

Partir pour où ? Je n'en ai aucune idée mais partir, rendre possible un nouveau départ.

Avec cette phrase « Prends le large ! » qui tourbillonne dans ma tête pour seule boussole, et l'horizon pour seule destination. Mais avec cette sensation étrange que ce courage de jeter par-dessus bord les vieilles habitudes, je l'attendais depuis toujours. Pas le courage de la fuite ou de la décision de rebrousser chemin quand il en est encore temps. Mais le courage qui vous pousse à des élans nouveaux. La certitude que ce qui compte ce n'est pas le but mais le chemin. Les pèlerins ont bien tort de croire que l'important est le lieu du pèlerinage (Lourdes, Fatima ou La Mecque), ce qui importe c'est d'être convoqué par un appel et se laisser guider. Le chemin de vie est un chemin initiatique, encore faut-il avoir le courage de prendre son bâton de pèlerin et se mettre en route. Avoir confiance en chacun de ses pas.

Perdu dans mes pensées, je ne me rends pas compte que je marche depuis longtemps, sans doute plusieurs kilomètres, et que j'ai quitté la ville mais surtout que je n'ai pas écouté mon corps. Si l'on dissocie la tête du corps on n'avance pas, avancer c'est faire tout un avec soi-même. Alors je ressens tout à coup les douleurs de mon corps remontées à la surface de l'épiderme. Non pas les douleurs actuelles mais de vieilles douleurs ensevelies que je n'avais pas laissées exprimer, que j'avais forcées à se taire en leur imposant un « on verra ça plus tard », « on se reposera demain ». J'avais libéré mes douleurs et, du coup, mon corps s'illumine d'une joie qui me réveille, je ressens une grande douceur, une grande sérénité qui enveloppe mon nouveau corps, une délivrance.

Je traverse un autre pont puis je longe la berge, comme un riverain de cette eau qui s'écoule paisiblement entre les feuillus, aulnes et saules, et qui se dirige vers le fleuve.

Un vent léger secoue les branches des noisetiers où les oiseaux se répondent d'un arbre à l'autre ; à leurs chants mélodieux je reconnais les passereaux et les mésanges, mes anges qui m'accompagnent. Je traverse un nouveau pont et je longe le fleuve jusqu'à l'estuaire. L'embouchure est la vraie joie du fleuve, il se jette avec confiance dans l'océan, la liberté s'affirme dans cette ouverture, ce passage vers un au-delà de l'horizon. Je me fais fleuve et j'emprunte ce passage, alors je respire l'air iodé, j'entends les mouettes rieuses et au contact du sable, je me déchausse. Je marche pieds nus sur le sable fin en emplissant mes poumons de l'air du large, puis je suis pris d'une irrésistible envie de courir, d'abord à petits pas puis de plus en plus vite, aussi vite que mes jambes me le permettent, soutenues par une respiration de plus en plus vive ; tout se fait large, prend le large.

Je cours sur la plage, droit devant moi jusqu'à l'endroit où l'horizon se couche dans l'océan. Une première

vague lèche mes orteils, froide mais vivifiante, puis les rouleaux s'écrasent un à un sur le sable en rognant peu à peu mon territoire.

Je me mets à rire sans raison, un vrai rire de détente et de bien-être, d'être là seul sur la plage au bord de l'océan, les pieds dans l'eau mais debout, mon être tout entier se tient debout.

Soudain une vague d'amplitude plus grande que les autres me submerge et me mets à terre.

C'est à cet instant précis que la mélodie « Over the horizon » de mon réveil retentit et me tire brusquement de ma torpeur. 5h50 : il faut que je me lève rapidement, sinon je vais rater le 6h44.

Mais un jour, oui un jour, je prendrai le large.

Un jour.

Un jour, peut-être.

Un jour, peut-être bien, tôt ou tard.

Je partirai.

La Belle Echappée

Marie-José ABLANCOURT

Coup de cœur du jury

Sur le quai, au port, il fait encore nuit. Pas une nuit d'encre, profonde et dense, mais ce moment où une légère clarté déchire le voile de l'obscurité, quand on commence à entrevoir des reflets sur la mer, quand les bateaux, de masses sombres, deviennent enfin des silhouettes.

La force des vagues sur les coques des chalutiers, et des bateaux de plaisance, les bouscule, les tire et les pousse sur leurs amarres, faisant chanter les haubans. Alors le bruit de la mer se mêle au tintement cristallin des filins sur les mâts en une sublime symphonie marine.

La criée est le rendez-vous incontournable des professionnels. C'est là que les poissonniers viennent s'approvisionner pour remplir leurs étals. Ce matin il y aura de belles soles, beaucoup de bars. C'est un ballet bien réglé qui se danse dans la halle !

Un peu plus loin, du côté des chalutiers, c'est l'agitation des grands jours. Celle des jours de départ en haute mer, où l'on se presse de tout préparer pour lever l'ancre dès que la marée sera suffisamment haute pour permettre de sortir du port. On appareillera pour une campagne de pêche de dix ou quinze jours, loin des côtes, loin de sa famille. Les femmes de ce pays sont habituées à assumer seules les enfants, le quotidien. Parfois un des hommes ne rentre pas. L'océan peut être cruel et prendre, impitoyable, la vie d'un marin. Rarement certes, mais même un seul, c'est un de trop et un tribut bien trop lourd à payer ...

Sur le grand chalutier rouge et blanc de Pierrick, le capitaine, les hommes d'équipage, sous l'œil intransigent de Marc, le Bosco, finissent de remplir les cales. Tous connaissent la tâche qui leur est dévolue, pas besoin de grandes phrases, d'ailleurs Marc n'est pas bien bavard. « *La Belle Echappée* » est presque prête, elle tangue, roule et semble piaffer, impatiente de reprendre la mer, encore rattachée au quai par son bout, prisonnière comme un cheval entravé. Mais cette fois-ci, Il manque un marin à bord...

Un tout jeune homme, cabas à l'épaule, se presse vers le chalutier.

« Je vous présente Thibaud, dit Pierrick, il remplacera Jeannot ».

« Personne remplacera Jeannot et on est assez nombreux sans lui » grommela Marc.

Jeannot, leur compagnon disparu lors de la dernière campagne, emporté par une vague traîtresse à deux ans de la retraite et qu'ils n'ont pu repêcher. « Un homme à la mer est un homme mort », surtout s'il ne s'est pas encordé. Jeannot faisait trop confiance à la mer qu'il croyait son amie mais la mer n'est l'amie de personne...

« Marc, tu t'occuperas du nouveau mousse. Fais lui visiter « *La Belle* », il prendra la couchette de Jeannot, c'est compris ? »

On pense que la mer est calme sur le Bassin mais elle cache bien son jeu. Les vagues mordent les dunes et déplacent inlassablement les bancs de sable où l'on risque s'échouer si l'on n'est pas vigilant. Une fois dépassé la grande Dune, il faut se diriger prudemment dans « les Passes » Après, c'est la barre de l'océan et au large, le Golfe de Gascogne, poissonneux mais souvent agité.

Thibaud est sur le pont, malade. C'est son « baptême de mer ».

Il faut avoir l'estomac solide pour ne pas céder au mal de mer, car dans le poste d'équipage qui sert de réfectoire, de cambuse, de salle de douche, de dortoir, mais aussi de magasin pour le matériel, les pièces à chalut, les cuirs dégagent des odeurs fortes.

Marc jubile. « C'est une mauviette le mousse, j'en étais sûr ! ».

« T'inquiète mon gars, dit gentiment Thierry, le cuistot, demain ça ira mieux ! Je vais préparer du bar, ça va te remettre l'estomac en place, tu verras ! ». Manger ! Oh mon dieu !

Avant la nuit, on jette le chalut à l'eau. Il devrait se remplir en suivant le chalutier. On le remontera au matin, plein de poissons frétilants. « *La Belle* » tangue sous les vagues qui cognent contre sa coque, Thibaud, épuisé, s'endort dans sa couchette étroite, rideau tiré, roulant contre la cloison au rythme de la houle. Il rêve à des milliers de poissons qui sautent sur le pont, s'entassent et le chalutier trop lourd qui s'enfonce et coule, les emportant au fond...

Des cris et un bruit de cavalcade dans la coursive, le réveillent en sursaut et le sortent, à cinq heures du matin, des bras de la sirène qui vient de le sauver des dents du requin blanc !

Sur le pont, les hommes ont remonté le chalut, mais au lieu de l'avalanche de poissons qui devrait s'entasser sur le sol, ils ne découvrent qu'un filet vide. Ils scrutent le sillage de l'eau où aucune mouette, aucun goéland, ne vient en criaillant prélever sa part. Un accord tacite entre les marins et les oiseaux et qui dure depuis la nuit des temps...Les mailles du filet baillent, sectionnées, coupées net. Un énorme trou béant a laissé s'enfuir tous les poissons capturés. Un des mousses vient de trouver derrière un tas de cordages un coutelas bien aiguisé. On l'utilise pour vider les poissons avant de les ranger sur la glace dans les cuves de la cale.

Des initiales sur le manche : T F. « C'est le couteau de Thibaud, rugit Marc, je l'ai vu cette nuit vers le chalut ! J'avais entendu un bruit inhabituel ».

« C'est vrai que je me suis levé, j'étais encore malade. Mais je n'ai pas touché le filet, il était lourd et bien plein. Je comprends pas pourquoi mon couteau est là. Il était dans mon cabas, sous ma couchette hier soir, j'en suis sûr ».

Une nuit de pêche perdue. Un filet à rapetasser d'urgence. Les navettes courent toute la journée. Les hommes rageurs et méfiants restent silencieux et distants.

Jour après jour, les grands bacs se remplissent dans les frigos. La machine à glace pilée crache toute la journée ses paillettes réfrigérantes. Avec un peu de chance, une fois vendu les poissons à la criée, il en restera assez pour « la godaille », la part des marins, celle qu'ils revendront discrètement aux amis ... Un petit plus, la récompense de deux semaines de rude labeur par tous les temps !

Mais parfois l'océan offre aux hommes un spectacle impromptu. Des dauphins accompagnent le chalutier, nageant à ses côtés, sautant par-dessus les vagues en un ballet argenté bien ordonné. Il y en a plusieurs colonies dans le Golfe de Gascogne, ainsi que quelques phoques gris, peu sauvages.

Une alarme retentit, précipitant l'équipage vers la cuisine. De la fumée, qui prend à la gorge, les yeux qui piquent. Thierry, le cuistot, arrose fébrilement la gazinière avec l'extincteur dont la mousse se répand sur les flammes en un chuintement angoissant.

« Bon sang, je n'y comprends rien. Je me suis éloigné deux minutes pour aller dans le congélateur chercher des légumes. Tout était normal. Le déjeuner est fichu maintenant, quel bazar ! ».

Joris, un des jeunes hommes d'équipage brandit un briquet qu'il vient de trouver dans un coin de la cambuse, au sol.

« Mais c'est mon Zippo, s'écrit Thibaud. C'est pas moi, j'vous jure ! »

« Depuis qu'il est là ce gamin, tout va mal, dit Marc d'un ton courroucé. Il porte la poisse ! »

Dans deux jours, ils regagneront le port. Le sort de Thibaud semble scellé : il ne sera plus mousse sur « *La Belle Echappée* »... L'océan est agité, une tempête secoue le chalutier qui s'enfonce, ballotté, la proue dans les vagues. Il n'y aura pas de poisson cette nuit, on ne descendra pas les filets : ils pourraient s'enrouler autour du gouvernail. Le bateau deviendrait incontrôlable...

Sur un chalutier, pas de nuits tranquilles : il faut assurer les quarts. Sur « *La Belle* », les marins veillent deux par deux. On surveille le cap, on vérifie que le chalut suit bien le bateau tout en se remplissant. Pierrick et Joris viennent de terminer leur tour de garde. Ils passent le relais à Marc et Thibaud mais Pierrick a l'air soucieux.

« Sois vigilant, dit-il à Marc. On a un cliquetis anormal sur le gouvernail. Pourvu qu'il tienne jusqu'au port ! Si on doit tout démonter, la prochaine campagne est fichue ! ».

Thibaud est resté seul à l'arrière, il surveille le gouvernail en fumant sa vingtième cigarette de la journée... Il fume trop, il le sait, il est jeune et déjà accro ! Il va arrêter, bientôt, de retour à terre, ou la prochaine fois... Il entend Marc contacter par radio le centre de communications marines.

« Ici « *La Belle Echappée* » pour Radio Marine Gascogne. Appel d'urgence. Nous avons un souci de gouvernail. Nous risquons la casse. Veuillez nous envoyer le remorqueur de secours pour rentrer au port demain. Rappelez –moi canal 25. Merci. ».

Une ombre se faufile derrière Thibaud. Marc l'aperçoit mais ne bouge pas.

« Arrête crie Thibaud ! Tu es devenu fou, qu'est-ce que tu fais avec ce marteau ! ».

Dans la mêlée qui s'ensuit, Thibaud, en bon rugbyman, prend le dessus sur son adversaire, plus léger, qu'il immobilise facilement.

Marc et Pierrick accourent et relèvent un ... Joris échevelé, rouge, les yeux plein de colère.

« C'est fini mon gars, lâche ton marteau. Calme-toi maintenant. »

La main sur son épaule, Marc s'adresse à Thibaud : « Excuse-moi petit, si je t'ai blessé. Dès que j'ai aperçu Joris te dérober ton couteau la première nuit, je me suis douté qu'il préparait un mauvais coup ! Je l'ai vu jeter ton briquet et détaler, le jour de l'incendie de la cambuse. Alors, avec Pierrick, on t'a volontairement accusé et on a imaginé de toutes pièces ce problème de gouvernail. On était certains qu'il viendrait le mettre en panne. Je n'ai jamais appelé Radio Marine Gascogne ! ».

« Mais pourquoi il m'en veut à ce point ? ».

« Joris est le petit-fils de Jeannot. Depuis son décès il ne va pas bien du tout. Comme nous tous, il a assisté à

sa noyade. Il l'a vu couler sans que nous puissions le sauver. Un vrai traumatisme. Inconsciemment, il t'en veut d'être là, à sa place. Nous avons tous du mal à faire notre deuil. Tu n'y es pour rien.

Moi-même, je n'ai pas été très accueillant, je l'avoue. C'est qu'il nous manque tant notre Jeannot ! Il était si gai, toujours une chanson aux lèvres ! Il fredonnait à longueur de journée ! Mais voilà, la vie continue, il nous manquera toujours.

Tu bosses bien, Thibaud, tu as ta place parmi nous. Tu devrais lui parler, il a ton âge, vous pourrez vous entendre, j'en suis sûr. ».

Campagne après campagne, Thibaud est devenu un vrai marin. Il a trouvé sa place dans l'équipage. Tous ont bien compris que Jeannot restera toujours dans leurs cœurs mais que lui, si généreux aurait aimé l'idée qu'un jeune mousse plein d'énergie commence sa vie sur son chalutier.

« *La Belle Echappée* » entre dans le Bassin. Le bateau pilote « *La Coccinelle* » l'a guidée dans les « Passes ». Elle longe la dune du Pilat à sa droite et ses plages de sable blond, le vieux phare rouge et blanc à sa gauche. Dans une demi-heure ; on jettera l'ancre au port et l'équipage, une fois le chalutier vidé et nettoyé, retrouvera enfin sa vie pour quelques jours avant de repartir encore.

Marc et Pierrick échangent un clin d'œil complice. Sur le pont, appuyé côte à côte au bastingage, Joris et Thibaud jettent en riant des petites sardines aux mouettes qui les attrapent au vol...

La Goutte d'Eau qui voulait voir la mer

Arilde BACON

Coup de cœur du jury

Après mon émergence des entrailles de la terre, je me savais destinée à un long voyage. Quand elle le peut, une goutte d'eau doit contester l'immobilisme pour ne pas subir la loi naturelle de l'évaporation. Stagner reste un appel à la putridité ou à la mort.

Deux atomes d'hydrogènes et un d'oxygène, j'ai compris la vie à la source de l'Eau d'Olle, à plus de deux milles mètres d'altitude. Et alors, mon rêve fut de voir la mer, me saler les lèvres à ses eaux smaragdines, voguer à l'infini sur tous les océans de la planète, après avoir descendu de la montagne par les rus, les ruisseaux, les rivières et les fleuves... même en bravant les dangers.

Mon enfance fut obsédée par ce départ programmé. Puis ce fut l'adolescence, l'âge ingrat où l'on croit tout connaître et où tout est encore à apprendre. Une vie entière est insuffisante pour comprendre une toute petite portion de l'humanité. Il faut voyager sans relâche, prendre le large, explorer la terre pour avoir un aperçu de ses richesses.

Sous ma montagne protectrice, une existence sereine me sied pour survivre, mais il me manquait la lumière du jour. Il fallait nager à tâtons. Et quand la paroi rocheuse me repoussait vers le large, il était malaisé de retrouver ses repères. Aller, venir, tourner, avancer, reculer... pour être de nouveau refouler d'un coup d'épaule par la roche moussue.

A ma majorité, j'ai pu fuir le col de la Croix-de-Fer à Saint-Martin-d'Arves. Je devrais plutôt dire qu'une main invisible m'a poussée pour préserver la pérennité de la source Savoyarde. Et tout de suite après mon appareillage, se fut l'éclaboussure du grand jour. D'un revers de manche, j'ai dû essuyer une petite larme et grogné : « Est-ce que la lumière me ferait mal aux yeux. » Puis j'ai admiré la rivière, cette féerie lumineuse que je découvrais et qui semblait appartenir à un autre univers. Toutes ces lueurs et ces ombres mêlées entraient en mouvement. Les rives se mettaient à fumer comme une soupe grasse. Le vent anordissait. Il chantait avec le même accent qu'une brise océane. Il malaxait cette vapeur lumineuse, la poussait vers l'aval, en direction de ma destinée. C'était d'une extrême beauté, et je n'étais qu'au début de mon aventure.

Une large déchirure se creusa, toute dentelée d'or et d'argent, avec des gouffres bleus et violets. Au fond de l'un deux, apparut une montagne blanche et mauve, aigüe aux arêtes tranchantes comme une épée. Une montagne lointaine et qui, à cause de la lumière, paraissait si proche que j'avais envie de la toucher.

Là, je fus obligée de baisser les paupières. Lorsque que je les ai relevées, le monde entier n'était plus qu'un vaste incendie joyeux. L'eau frémissait, le ciel aussi où s'émiettaient des nuées transparentes qui formaient une poussière éblouissante.

A l'approche de l'Arc, une force, partie d'un remous circulaire, me plaqua sur le sable d'une plage minuscule piquetée de roseaux qui craquaient. Un caillou roula derrière moi. Je me suis retournée, et une brume légère enveloppait le taillis de remous très lents. Je me suis avancé sur le sable pour m'arrêter au ras d'une dune travaillée à la fois par les eaux et la chaleur des midis. Un bruit cristallin se tenait là en permanence, dominé de temps à autre par le chant des oiseaux.

D'un coup d'épaule, je me suis dégagée de l'emprise sablonneuse pour regagner le large et tout de suite le courant m'emporta dans sa folle dégringolade.

Passée Chamousset, j'ai changé de lit porteur. L'Isère et ses berges sauvages recouvertes de feuilles rousses et dorées sonores qui pétillaient, craquaient, chantaient sous l'effet du vent descendant de la montagne. Enivrée par les courants tourbillonnants, je les entendais, mais c'était comme un second plan, dans une sorte de mélange de rêve et de réalité.

A Valence, juste avant de plonger dans le Rhône, j'ai fait la connaissance d'une consœur qui arrivait d'Annecy. Après être descendue de la montagne par le Thiou et ses berges vaseuses et putrides, elle s'était purifiée le corps en traversant le lac pour sauter par-dessus le déversoir quatre ans plus tard. Elle avait suivi un ru qui coulait entre un taillis d'osiers, de joncs et de ronces et avait débouché ensuite sur une large plage que le soleil faisait étinceler. Arrivée à la rencontre de la rivière, elle avait demeuré un instant le souffle coupé, quelque chose en elle s'était noué.

On fit un bout de chemin ensemble puis, à Bollène, elle fut happée par une meuille* aspirante qui la refoula avec violence vers le déversoir du barrage pour un saut à donner le vertige. Ma chance favorisa mon destin. Le chenal de l'écluse me pris dans ses bras pour me projeter sur la porte du sas où attendait une péniche à la descise*. La descente par la loi des vases communicants fut d'une douceur de miel, puis je repris le cap après avoir reçu la gifle rageuse d'une pâle d'hélice. J'ai suivi longtemps le sillage de nacre du bateau, puis mon aventure reprit un rythme moins véloce.

Juste avant le pont d'Avignon, l'emprise d'une lame de fond m'emporta dans l'espoir d'une dérive à gauche vers la gueule d'une longue lonne* qui finissait en cul-de-sac. Je dus mon salut à un gros brochet qui me refoula d'un coup de nageoire nerveux dans le creux d'un méandre gracieux où le courant, étranglé par le rétrécissement des deux rives du Rhône, reprenait de la vitesse et de la force.

A Tarascon, une carpe énorme voulut me gober d'un coup de gueule redoutable, mais son approche trop lente me permit une esquive habile.

En Arles, une péniche me coupa le cap pour embouquer le canal, et je dus patienter pour retrouver mon équilibre après avoir rebondi sur le métal du gouvernail.

Et puis Port-Saint-Louis-du-Rhône ! Le golfe de Lion ! Pourquoi emprunter l'écluse du canal du Rhône à Fos, puisque la route toute droite menait à la mer ? Mon but était là, tout près, il y avait assez de tirant d'eau pour moi qui surnageait dans une espèce de joie hystérique. Mon bonheur frisait la folie. J'étais la reine des eaux froides. Une princesse qui venait de réaliser son rêve : descendre de la montagne pour aller voir la mer et mouiller ses lèvres de fleur de sel.

Mât en quête, un voilier entra au port. Il venait de boucler un long voyage au bout de la méditerranée, et ce fut en l'admirant que je compris que je n'étais pas à la fin de mon aventure. Mon voyage ne s'arrêtait pas ici, ma destinée m'appelait ailleurs, vers d'autres horizons lointains et infinis.

Des poissons tournoyaient autour de moi : des bars, des muges, des sardines, des rougets... et même une raie s'approcha pour me caresser la joue d'un coup d'aile veloutée. Plus loin, un thon jouait de la gueule et

des branchies à côté d'une orpie jouant à saute-mouton par-dessus un morceau de bois flottant.

Tout était beau, tout était nouveauté à découvrir. Nulle agressivité dans mon nouvel univers, même un congre avec son énorme gueule dentelée ignora ma présence et se mit à suivre le gracieux sillage d'une planche à voile piloté par un adonis dont les muscles saillaient sous les reflets du soleil méditerranéen.

Non, on ne connaît jamais tout, il y a toujours quelque chose à découvrir, et le voyage reste un tremplin à l'apprentissage de la vie.

Annonçant au sémaphore son entrée au port, la sirène d'un cargo Norvégien me sortit de mon émerveillement. Non, je n'étais pas au bout de mon voyage, le golfe du Lion n'était qu'une première escale. Moi, la petite perle savoyarde métamorphosée en globe-trotter allait repartir pour sillonner toutes les mers du monde à la recherche du grand savoir universel, poussée par le hasard des vents et des courants, heureuse de pouvoir réaliser le rêve de mon enfance. Un voyage sans retour. Il est impossible, pour une perle d'eau, de retrouver sa source maternelle, remonter est irréalisable.

Descise : descendant le fleuve.

Lonne : bras mort dans la berge.

LE CIMETIÈRE DES INNOCENTS

Claude BEGIN

Coup de cœur du jury

Il est des gens dont le destin doré paraît tout tracé. Ils sont promis à une vie confortable et pourraient s'en contenter, loin des préoccupations triviales qui mobilisent le temps et l'esprit du peuple. Mais certains de ces privilégiés détonnent par leur aspiration à une existence plus authentique, plus épanouissante, quitte à prendre le large. Mila était de ceux-là.

Elle était née en 2085 dans une famille de l'establishment parisien. Très tôt, ses parents l'envoyèrent dans le pensionnat suisse où les rejetons de la haute bourgeoisie recevaient l'éducation soignée due à leur rang. Elle y apprit les codes de son milieu, les trouva prodigieusement ennuyeux et le fit savoir. Mais à vingt ans, elle sembla rentrer dans le rang lorsqu'elle tombât sous le charme de Jason, le fils d'un ministre grand ami de son père. Jason voulait cette jeune femme chez qui la grâce et le charme se conjuguait avec un esprit vif et brillant. Agé de quelques années de plus que Mila, c'était un homme beau, aimable et attentionné. Cette apparence affable cachait un esprit rigide et intransigent qui n'avait pas échappé à Mila, mais elle se dit avec la candeur de la jeunesse, qu'elle arriverait bien à le corriger. Ils se marièrent avec la bénédiction des deux familles.

Leur vie conjugale devint rapidement une terne routine. Jason qui dirigeait le cabinet de son ministre de père, était peu disponible. Quant à Mila, esseulée dans sa prison dorée, elle se morfondait en cherchant un sens à sa vie, semblable en cela aux 14 milliards de terriens qui survivaient autour d'elle, confrontés au manque de ressources naturelles, d'énergie, d'espace, d'avenir tout simplement.

Mais en 2107, une crise mondiale sans précédent bouscula cette routine, et le couple faillit tout perdre dans les émeutes parisiennes. Alors que tout semblait perdu, une nouvelle providentielle calma les esprits. Elle avait pour nom « PROGRAMME MARS NEW DESTINY ». Partant du constat que la terre ne pouvait plus nourrir, héberger, soigner sa population, les gouvernements de tous les pays s'étaient unis pour lancer le projet fou d'offrir à l'Homme une planète de complément, mars. Ce projet enthousiasma Mila, qui puisa là son énergie de vivre pour les dix années suivantes.

En effet, le programme MARS NEW DESTINY nécessita dix ans pour concevoir les vaisseaux capables d'aller sur mars, et pour construire leur base de lancement sur la lune. Cette base spatiale, située sur la face cachée de la lune, face à l'espace sidéral, permettrait d'assembler et de lancer ces vaisseaux gigantesques à moindre coût, en profitant de la faible gravité de notre satellite, car décoller depuis la terre aurait requis trop d'énergie pour notre planète déjà exsangue. La vaste plaine lunaire de Mare Ingenii* fut choisie pour l'édifier.

Le 3 février 2117 enfin, Mila et l'humanité entière tournèrent leurs regards vers la lune : le premier groupe de pionniers partait pour Mare Ingenii, étape initiale de leur long voyage vers mars. Le soir même, lorsque son mari rentra du travail, Mila lui saisit le bras avec exaltation, et l'entraîna en riant dans une danse éperdue.

- Jason, partons sur mars. Là-bas, tout est à faire, c'est tellement excitant !

Jason la repoussa doucement.

- Chérie, pourquoi partir ? Nous avons tout ce qu'il nous faut ici.

- Oui, c'est une vie confortable, mais tellement convenue, sans surprise, sans but, sans destin.

- Mais si, répondit froidement Jason, nous avons un destin, toi avec moi, mon père et tous les dirigeants de notre planète : c'est de donner une nouvelle chance à l'humanité qui meurt d'asphyxie.

Mila s'enflamma, ses joues s'empourpraient.

- Mais justement, c'est mars la nouvelle chance de l'humanité ! Il faut partir vers cette terre promise, tout comme les migrants qui rejoignaient l'Europe il y a un siècle, fuyant la guerre et la misère. N'as-tu pas envie comme ils le firent, de larguer les amarres et prendre le large vers une vie meilleure ?

- Non, répliqua sèchement Jason. D'ailleurs ces migrants de 2017 dont tu idéalises la destinée sont souvent morts noyés en méditerranée, abandonnés par leurs passeurs. Mare Ingenii ou méditerranée, il y aura toujours une mer cimetièrre des espérances naïves. La terre promise, idéale et accueillante est un mirage, aujourd'hui comme il y a un siècle !

Puis il quitta la pièce, signifiant que la conversation était terminée. Ce jour-là, Mila sentit pour la première fois le fossé qui se creusait entre elle et son mari, et elle eut l'intuition que leurs chemins se sépareraient inexorablement.

Les mois qui suivirent cette discussion virent chaque jour un flot de navettes lunaires chargées de migrants décoller des vingt bases terrestres vers Mare Ingenii. La soif de partir de Mila ne fit que croître, et sa conviction fut encore renforcée par l'intense campagne de propagande menée par le nouveau ministère de l'Emigration. En cachette de son mari, elle participait souvent aux réunions d'information MARS NEW DESTINY. C'est là qu'elle fit la rencontre de Deïma. Sa mère l'avait baptisée ainsi du nom du satellite de mars Deïmos, à l'époque des premières recherches d'une alternative martienne à l'épuisement des ressources terrestres. Deïma se morfondait dans la misère parisienne. En fait, sa vie n'avait qu'un crédo, partir pour mars. Mila et elle sympathisèrent rapidement, et le studio de Deïma devint le QG où leur projet de départ s'échafauda.

Deïma obtint une place pour le vol interplanétaire d'octobre 2117 vers mars. Elle exhorta Mila de l'accompagner. Oui, ensemble, elles feraient de grandes choses là-bas ! Mais Mila ne pouvait se résoudre à quitter ainsi son mari. Un soir, prenant son courage à deux mains, elle l'interrogea :

- Jason, je veux vraiment participer à cette aventure martienne. Je t'en prie, accompagne-moi.

Jason s'impatienta.

- Mila, nous en avons déjà parlé, c'est non !

- Et si je partais quand même, m'en empêcherais-tu ?

- Je n'ai pas besoin de le faire, tu ne pourras pas t'inscrire sur un vol. Le ministère de l'Emigration ne délivre pas de visa aux membres de la haute administration et à leurs familles. La terre se doit de garder ses élites si elle veut continuer à fonctionner dans le marasme ambiant. Et tu fais partie de ses élites, que tu le veuilles ou non !

Mila ne voulut pas en entendre plus. Elle se précipita dans sa chambre, prit le sac qu'elle avait préparé et quitta la maison. Elle rejoignit Deïma dans son studio. Deïma connaissait des gens qui pouvaient fournir rapidement à un tarif raisonnable des faux papiers et un faux visa pour mars. Mila fit immédiatement appel à eux. Ils lui délivrèrent les documents sans poser de questions. Dès le lendemain, munie du précieux sésame, Mila se présentait au comptoir de MARS NEW DESTINY. Par un heureux hasard, un désistement avait libéré une place sur le voyage interplanétaire d'octobre, celui-là même que devait prendre Deïma. Les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre : elles allaient pouvoir réaliser ensemble leur rêve le plus cher.

Mila et Deïma réservèrent les premières places disponibles sur une navette lunaire, quitte à passer quelques jours de transit à Mare Ingenii. Mila savait que Jason avait lancé des recherches, et la lune serait bien le dernier lieu où il imaginerait la trouver.

Le jour dit, elles embarquèrent dans la navette parmi un millier de colons volontaires. Le confort était spartiate dans ce vaisseau automatique qui enchaînait les aller-retours vers notre satellite, mais aucun n'en avait cure. Il y avait là des personnes de tous âges, de toutes couleurs de peau. Mila était heureuse. Elle lisait dans les yeux du jeune couple assis près d'elle, comme dans ceux du vieil homme qui la regardait en souriant, et dans ceux de l'enfant qui jouait à côté de sa mère, la même joie de partir pour un monde meilleur, loin des souffrances et des privations qu'ils vivaient sur terre.

Au terme d'un voyage qui lui parut interminable, la navette se posa sur Mare Ingenii, et d'un coup, l'atmosphère changea. Une voix brutale hurlait dans les hauts parleurs, demandant aux passagers aux corps ankylosés par 24h d'inaction, de courir vers les portes du vaisseau. Tous se retrouvèrent dans un long tunnel, sans personne de la station pour les assister. L'éclairage s'éteignait derrière eux au fur et à mesure de leur avancée. Ils étaient contraints de progresser vers la lumière, comme des papillons attirés par un réverbère. Mila avait perdu Deïma dans la cohue.

Le tunnel débouchait dans une large bulle de verre aux épaisses parois. Lorsque tous les passagers furent arrivés dans la bulle, la porte se referma derrière eux dans un claquement sinistre. Ils levèrent la tête et regardèrent l'espace noir et infini. La promesse de mars était là, quelque part. Mais autour d'eux, rien. Pas de base de lancement, pas de vaisseaux spatiaux, juste les montagnes grises qui barraient l'horizon d'un monde vide et désolé. Ils se regardèrent avec incrédulité et un murmure inquiet parcourut la foule.

Le sol vibra sous leurs pieds. C'était la navette qui redécollait. Puis un nouveau bruit : un sifflement strident qui enfla jusqu'à couvrir le son de leurs voix. Une vanne s'était ouverte, et l'air contenu dans la bulle commençait à s'échapper dans le vide. La foule comprit soudain l'abominable machination dont elle était victime, et tous hurlèrent de désespoir. Mila ne criait pas. Prostrée, elle se remémorait les mots de son mari évoquant les migrants de 2017 : « Mare Ingenii ou méditerranée, il y aura toujours une mer cimetièrre des espérances naïves ». L'histoire se répétait ici avec une triste ironie. Mare Ingenii, la mer de l'ingénuité, les ingénus que l'on sacrifiait avec cynisme pour préserver notre société.

* Mare Ingenii (mer de l'Ingénuité, en latin) est une des rares plaines situées sur la face cachée de la lune. 1

Viduité

Christian BERGZOLL

Coup de cœur du jury

Quand j'ai lu l'annonce « *Vieille dame, téméraire, cherche compagnon pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09.* », j'ai sauté sur l'occasion. Qu'ai-je à perdre ? Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « *Rendez-vous demain samedi à vingt heures précises sur le port face au voilier La Bérézina. Ne posez pas de questions.* ». Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille ».

Elle ne m'a rien demandé, elle m'a juste donné cet impératif - « *rendez-vous !* »-, et ses circonstances de temps et de lieu. J'aurais pu être plus curieux, plus responsable. Lui dire que je lisais les petites annonces, comme une addiction. Comme un chemin de petits cailloux noirs pour retrouver...

En vacances, ici, je cherche mes anciens repères : il n'y a plus que des points d'interrogation. Les mêmes du préau ? Ceux de mon âge ? Chôment-ils, travaillent-ils majoritairement ? Sont-ils expatriés ? Mangent-ils, ici, par économie, là-bas, par nostalgie, des crêpes mal pliées, mal conservées, des feuilles cartonnées dans du plastique, vendues en supermarché, *made in* n'importe où je pourrais partir, si les études, dans la mégapole, ne me contraignaient pas au covoiturage hebdomadaire, aux partiels rarement satisfaisants, aux mouvements migratoires à bas coûts ?

Bakou ? Le voilier la Bérézina n'a jamais mouillé devant ce port de la Caspienne. Mer close. Je transcris : mère sans issue.

« Prendre le large », ça veut dire atteindre au moins les antipodes ? Des questions ? J'en ai des tonnes, elle n'a peut-être quand même plus l'âge des réponses, la vieille ...

Je suis en avance. Attendre n'est rien quand on est branché au monde entier : au clavier, mes deux pouces ont tapé, à la suite, voilier, Bérézina, sans passer par le cyrillique, juste pour voir ce que mon portable, extrait brutalement de la chaleur de ma poche pectorale, me révélerait.

Par internet, le cœur de la Biélorussie est accessible, même un samedi soir, juste avant vingt heures, même au bout du continent, à la fin des terres, même quand le repère décrit pour le rendez-vous est absent du paysage, me laissant seul, impatient, grognard grognon, seul à lancer des ponts invisibles par dessus les flots glacés du doute et de la déception.

En fait, un voilier Bérézina, ça ne peut qu'appartenir à une demi-mondaine, comme l'évoquent les photocopiés de mes amphithéâtres, où j'engrangerais des savoirs improductifs, si j'étais moins absent. Pour ce secteur tertiaire que je rejoindrai, après stages, pôle emploi, quand il faudra intégrer la majorité silencieuse. Oui, une nymphe cacochyme entretenue par un oligarque mafieux – son fils ou son amant ? -, une femme qui se libère, une qui veut rejoindre Las Vegas, par ses propres moyens, ou, tout du moins, par ceux détournés à son profit ? Une femme courageuse qui va du bâbord de sa vie jusqu'à tribord, si tant est que le côté droit du navire est aussi celui où veut battre son cœur ? Une qui ne connaît ni cadène, ni drisses, ni guindeau. Ni même tourmentin, si nécessaire pour traverser les dépressions, loin des icebergs ?

Pour appeler les dix chiffres de l'annonce, j'ai utilisé le téléphone fixe de la maison de mes parents... enfin... de ma mère, maintenant. Une antiquité, ce téléphone.

Je dis « mon » téléphone, depuis que le sous-sol m'est concédé, comme si j'étais rat de bibliothèque, étudiant trop cérébral pour les étages. Comme un qui se garde lui-même, un étudiant au pair. Au pair... non... à la mère, c'est sûr : elle me rappelle si souvent ce que ça lui coûte, elle qui n'a qu'un tout petit salaire, en attendant la toute petite pension de réversion.

Elle voulait peut-être que je travaille, avec de la corne dans les paumes, avec l'odeur du poisson jusque dans la barbe, même rasée chaque jour, avec des écailles qui scintillent dans les cheveux qu'on n'a jamais le temps de peigner, tellement les grains et les embruns s'en occupent. Elle voulait peut-être que je tangué, que je roule, comme lui. Elle voulait, avant, elle ne le disait pas, parce que lui n'a rien fait pour que je me glisse dans son sillage de salarié précaire, amer, quelle que soit la galère.

L'inconnue a raccroché la première. Après la sèche interruption de la communication, j'ai enregistré le numéro dans la carte de mon mobile. D'emblée dans mes favoris, parce que cette ribambelle de six, de neufs et de zéros ressemblait à une couvée d'œufs dont émergeraient des queues, des cous, des pattes : que cachent ces cinq différents couples de chiffres ? Une engeance monstrueuse ? Une plateforme étrangère qui facture très chère la communication ? Une imprudente ? Une vraie téméraire ?

Attendre qui ? Une ancienne résistante, enfermée dans le souvenir de ses actes héroïques ? Une vieille qui n'accepte pas la déchéance de son corps et veut que je la charge sur une barque, la bascule au large, par-dessus bord, et la regarde couler, en égrainant un chapelet qu'elle me laisse en héritage, pour bien scander à vie ma culpabilité de tueur amateur ? Je ne suis pas Charron et je ne suis pas sûr non plus que la voix, au téléphone, soit bien celle d'une ancêtre pressée de franchir le Styx élargi à la taille d'un océan.

Une sirène qui va me mordre à la gorge dès que la nuit venue plongera ce quai en impasse dans l'obscurité criblée d'étoiles mouvantes ? L'annonce du journal était classée dans la rubrique « divers » ... Une annonce d'été... juste pour se réchauffer avec la voix naïve des correspondants tentés, comme moi, par un coup de tête, un coup de menton, fier, qui nargue et contrarie le destin tracé d'avance ? Juste un prétexte pour une rencontre, un choc ?

Au bout du quai de Langouen, est-ce que je me suis bien placé, assez tôt, pour le rendez-vous ? S'il avait fallu être au bout du môle, pour voir entrer dans le port le voilier si funestement baptisé ? S'il avait fallu repérer

son mouillage ? S'il avait fallu...

Vingt heures tapantes au campanile de l'église Notre Dame de la Mer. Je n'avais pas remarqué à quel point elles sonnaient différemment, ces trois cloches : « *une pour les protestants, une pour les communistes, une pour le recteur et ses ouailles* », bougonnait mon père, quand je m'accrochais à sa main et qu'il me tirait comme une ancre dans le sillage de ses rencontres du dimanche matin... Copains : plus de vin que de pain...

Ma poitrine a mal, soudain, parce que je pense à lui. Je m'organise, depuis qu'il a disparu, pour ne pas imaginer comme il a souffert, quand il n'y avait plus d'air. Pour ne pas penser aux algues entre ses molaires. Aux crabes dans ses yeux verts. A tout ce qu'un corps doit abdiquer pour qu'une âme revienne, libre, hanter une tombe sans cercueil. L'Ankou ? Je m'en fous, je suis sûr qu'il est parmi nous.

Le délai de vacuité, c'est le temps qu'il faut pour combler ce vide en moi, ce manque de lui. Ce délai, pour elle, c'est le temps administratif pour qu'une veuve le soit vraiment, quand un corps ne remonte pas à la surface. Il suffit d'une tempête pour qu'une épave se disloque, pour que la dépouille s'échoue quand même et qu'on l'identifie. Après, les assurances, l'argent, le quotidien...

Au printemps, peut-être irons-nous mieux, elle et moi.

Soudain, je réalise que l'annonce ne précisait rien sur la manière d'atteindre le grand large : elle fournit le navire, la vieille dame ? La nourriture ? Elle affrète ? Elle est armateur ? Bérézina... Ai-je bien entendu ?

Là, tout au bout du quai, sous le soleil rouge presque écrasé à l'horizon, calé au sol par des galets, un Gwenn ha Du : j'en fais le tour, intrigué, mal à l'aise. Une étoffe blanche et noire qui, forcément, a bercé mon enfance, tapissé ma mémoire, étranglé mon envie de partir. Au milieu, une bosse : il y a quelque chose sous le drapeau, et personne autour, à part moi.

Bérézina ? Et si c'était Breizh, le mot qui vibrait, qui résonnait, dans mon oreille, quand j'étais au fond de la cave et que je l'appelais, la téméraire ? J'ose : je tire la toile, les galets roulent, tombent même du quai, comme si les battements de mon cœur se prolongeaient jusqu'à ces plongeurs.

Sous la voile satinée, un bouquet de thym et... Comme une révélation, je sais maintenant qui était au téléphone, pourquoi cette voix m'était familière sans que je puisse même employer ce mot.

Le thym, symbole de courage, d'amour durable, d'esprit de créativité, de dynamisme et de résistance physique, j'avais trouvé ça, dans la toile, dans l'univers dématérialisé : une plante vigoureuse, que le calendrier républicain honorait le 16 juin, le jour anniversaire de... Elle en a couvert sa pierre tombale : une plante si remplie de senteur, de soleil, ça l'aiderait à revenir. Oui, je suis sûr qu'il est là, mon père.

« (...) *face au voilier la Bérézina* (...) » ...Face. Haut... Vois-les, là... Breizh tin... Des homonymies approximatives ? Une autre phrase en quelques syllabes ? Des mots celtiques ? Ai-je bien entendu, écouté, compris ?

Les dix chiffres ? L'opérateur du téléphone les a attribués à... Oui, une reconstruction...

Oui, c'est elle, elle s'est acheté un portable, a décidé de partir au large, me laisse, sous le suaire de la Bretagne, un souvenir vivace et le trousseau de clefs, de toutes les clefs, de toute notre maison, de toute... sa maison... de toute... ma maison, maintenant. Elle n'est qu'au mitan de sa vie, après tout... A moins que ce ne

soit pas un projet à très court terme ? A moins qu'elle n'ait pas donné rendez-vous seulement à son fils unique ? Un covoiturage ? Un voyage de terre ?

Sous les clefs, je saisis l'enveloppe qui va contenir toutes les réponses puisqu'elle porte mon prénom, écrit de sa main. Exemplarité ? Parité seulement, elle s'assume...

La vieille qui veut partir en voyage, qui n'attend plus ni la mort ni l'amour filial pour aller jusqu'au milieu des flots, et même plus loin, cette vieille dame qui lance un message dans les lignes d'une feuille de chou régional, dans les colonnes d'un canard enchaîné aux petites choses locales, cette téméraire, je le sais maintenant, c'est ma mère.

Un grand merci au jury composé de :

Arlette AIZE,
Micheline CHAUMAZ
Josette LIMOUSIN
Daniel MEINDRE
Jacqueline VINCENT

Un grand merci à l'association Le Colporteur

Un grand merci à Catherine GUCHER

